

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel MICHELET

Place de Claudel

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1955, tome 53, p. 165-172

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

# PLACE DE CLAUDEL

Traversez de part en part et selon toute la rose des vents une vaste forêt. Vous approchez d'un arbre nécessaire que les indicateurs annonçaient, vous l'avez dépassé, aux signes des balises, mais vous n'y avez trouvé qu'un grand espace vide, une clairière d'ailleurs fort bien venue. Quel géant a disparu ? quelle essence rare ? ou quel représentant absolument unique et irremplaçable par le volume et la qualité, d'une essence commune dont chaque pas vous offrait une impressionnante quantité d'échantillons ordinaires ? Que manquerait-il dans la trop cultivée forêt littéraire si Claudel n'était pas là ? Tout, assurent les fervents. Rien, font les indifférents avec un haussement d'épaules. Un buisson inutile et dangereux, tranchent les bûcherons du calibre de Ducaud-Bourget.

Vous savez comme il en va dans ce domaine enchanté : on ne voit que ce qu'on veut voir. On trouve Claudel partout, ou bien on ne le trouve nulle part. Entrons dans la forêt sans amour et sans haine, avec le simple et très légitime goût de l'orientation. Elle a certainement, comme tout ce qui est ordonné, un pôle et un centre, un nord et un midi, un lieu enfin d'où la vue embrasse l'ensemble et d'où les arbres n'empêchent plus de voir la forêt — à tout le moins elle n'est pas réfractaire à toute possibilité de relevé géographique.

Commençons par un bout, n'importe lequel. Toutes les avenues ne portent pas d'enseigne, mais en voici une qui s'appelle réalisme, continuée par le naturalisme. D'abord



Claudél est reçu à l'Académie

sévères, émondés par la serpe de la documentation exacte et complète, des marronniers taillés au cordeau, stylisés, travaillés, préservés de tout imprévu. Signés du marteau de Flaubert ou sigillés de l'Académie Goncourt. Certes, il ne manque rien au plaisir de qui les aime, surtout s'ils n'ont jamais pu rêver d'autres verdure, d'autres saisons et d'autres fleurs. Cette allée stylisée se prolonge en un sentier plus sauvage où la nature a remplacé les ciseaux. On a senti la monotonie, éprouvé le besoin d'une certaine richesse ; on a laissé faire l'humus et le soleil et la pluie, on a spécialement protégé les crapauds, les serpents et les grenouilles. Des ingénieurs comme Zola, puis Sartre, ont créé ce marécage et décidé que le reste de la forêt n'existait pas.

Comme rien ne nous force à les croire, prenons une transversale. Ah ! c'est un autre décor ! Des plantes rares, cette fois : palmiers, aréquiers, ypréaux, sycomores, palétuviers, eucalyptus, térébinthes, lilas et camélias. A nous en fatiguer la vue et l'odorat. Mais n'y touchez pas ! Défense d'en user !

Défense à l'utile d'exister. Rien que le rare, le gratuit, l'extraordinaire, l'inexplicable, l'inouï, l'inattendu ! Ces plantes d'agrément ont-elles des racines ? Ont-elles des branches ? Ont-elles des feuilles ? Ont-elles autre chose que des fleurs ? Mais bientôt ces fleurs elles-mêmes deviennent impalpables, ne laissent que la couleur aux yeux, la poussière aux doigts, le parfum aux narines. Puis le parfum même s'évapore, comme la musique s'achève dans le silence. Ici encore les fervents écartent le profane de ces jardins sacrés qui s'appellent le Parnasse, l'Art pour l'Art, la Poésie Pure, et dont la propriété, en subissant les inévitables modifications de la mode, a passé de Hérédia et Leconte de Lisle à Paul Valéry, Guillaume Apollinaire, Jean Giraudoux, Jean Cocteau. Si vous y entrez, laissez à la porte votre faim, votre cœur, vos terreurs, vos craintes, vos espérances, vos amours et vos joies : le subtil passage n'admet qu'un sentiment, le plus éthéré, le plus décanté : à la poésie pure le sentiment esthétique pur. *Odi profanum vulgus !*

Mortifiés mais sans dépit, nous prendrons cette fois une route de grand passage, bordée de fruitiers et de vigne, sillonnée par les trains routiers du commerce. Tout, ici, est mangeable, utilisable, rentable : basses tiges des essais, poiriers et pommiers du roman, espaliers de la propagande et du tract, vignes de la littérature sensuelle, toutes les plates-bandes des humanismes patriotiques, humanitaires, sociaux, individualistes, collectivistes, révolutionnaires. La forêt devient terriblement habitable et rien n'y invite à la recherche du rameau d'or. Sortons-en avant de l'avoir oublié.

Pénétrons dans les résineux et les feuillus qui flambent de soleil et d'ombre, et portent notre regard dans le ciel bleu ou noir : le cèdre qui brave la tempête, le mélèze frappé de la foudre, l'arole déchiqueté par l'ouragan, le chêne noueux, le châtaignier rébarbatif, tous les arbres humains avec leurs profondeurs souterraines et leurs altitudes démesurées, leurs branches agitées comme des bras, leurs aubiers qui gémissent comme des cœurs. Léon Bloy les balance furieusement comme Quasimodo les cloches de Notre-Dame ; Mauriac, Bernanos, Estang, Cesbron, van der Meer y pratiquent des coupes sanglantes au soleil, à la lune et même aux lourdes coulées de ténèbres. Tout y choque et suffoque, l'Averne n'est pas loin, mais gardons-nous d'y approcher sans avoir cueilli le rameau d'or !

Où aller ? Le blond ardent, le vermeil et la pourpre peuvent donner le change, il y a mille nuances de jaune et de rouge, mais l'or seul est de l'or. Mille arbres peuvent n'être qu'une forêt morte, il n'y a qu'un roseau qui fait chanter toute la forêt. Un barrage de feuilles mortes dans un canal donne à saint Augustin la vision de l'ordre et de la beauté. Egaré dans la forêt du milieu de sa vie, Dante ne rencontre que bêtes dévorantes quand le poète mantouan lui indique une autre voie, celle où la lumière brille, où tout devient explicable. Aux poètes romantiques,

... le son du cor, le soir au fond des bois

éveille toutes sortes de musiques lointaines et, d'écho en écho, le monde entier. Mieux encore, Baudelaire pressent le voisinage de ce rameau qui porte en lui la forêt, qui fera dire à tous les arbres leur vrai nom et qui ouvre le chemin vers ce pays infini dont la forêt n'était que la figuration et le commencement.

La nature est un temple où de vivants piliers  
Laissent souvent sortir de confuses paroles.  
L'homme y marche à travers des forêts de symboles  
Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se répondent  
Dans une ténébreuse et profonde unité,  
Vaste comme la nuit et comme la clarté,  
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Au lieu d'écouter ces confuses paroles et de se mettre à leur école, Rimbaud invente lui-même un rameau d'or artificiel qui lui permette d'inventer tous les spectacles, de créer toutes les fêtes, de devenir un opéra fabuleux. Mais ce rameau ne lui ouvrira pas la porte du festin ancien et le poète dépité le jette comme un objet inutile. Claudel le reprend, le trouve faux, mais si bien imité qu'il le met sur la trace du vrai. A l'instant même où il cherche à Notre-Dame, dans la liturgie de Noël, un prétexte à des exercices décadents, il découvre, en même temps que la vérité, le rôle possible et nécessaire de la poésie. Elle ne sera pas une technique magique pour s'élancer dans d'autres vies et créer toutes les fêtes. Elle ne sera pas la clé de jardins en liberté par-delà le bien et le mal, par-delà le premier péché. Elle ne se contentera pas de chanter, simple ou sublime, les joies et les douleurs, les espoirs et les déceptions du monde. Elle

écouter les « confuses paroles » de ces « vivants piliers », mais pour y répondre, et questionner encore, et engager le dialogue, et se laisser guider en un sentier où s'affirme de plus en plus, à travers l'obscurité, la certitude essentielle vers le vrai rameau d'or. Elle passe à travers la « forêt de symboles » en tenant le fil qui joint « les couleurs, les parfums et les sons » en une profonde et encore ténébreuse unité « vaste comme la nuit et comme la clarté » et donne la certitude que « tout commence d'exister ensemble ».

O Besme, si cette feuille devient jaune,

Ce n'est pas parce que les canaux obstrués se flétrissent,

Et ce n'est pas non plus pour que, tombant, elle abrite et nourrisse au pied de l'arbre les graines et les insectes.

Elle jaunit pour fournir saintement à la feuille voisine qui est rouge l'accord de la note nécessaire. (La Ville)

Ainsi les « longs échos qui de loin se répondent » sont devenus les parties d'un orchestre parfaitement un et harmonisé, que le poète étudie non plus avec un mystérieux effroi, mais avec la joie d'une découverte assurée, indéfinie.

Ce n'est que le début de l'aventure, la marche au rameau d'or. Dans cette harmonie, le poète est invité en personne par le modulateur ineffable. Quel chemin parcouru depuis *La Ville* jusqu'à ce midi claudélien où l'ange attire Dona Prouhèze au bout de l'hameçon !

Où dis-tu qu'est le parfum ? où diras-tu qu'est le son ? Entre le parfum et le son, quelle est la frontière commune ? Ils existent en même temps.

Et moi, j'existe avec toi.

Le poète n'observe plus seulement la nature et les symboles qui l'observent lui-même « avec des regards familiers ». Il y entre comme un homme dans son domaine et quelqu'un avec lui, le Seigneur et maître de toutes choses, Dieu, le Créateur. Le vrai rameau d'or a été trouvé qui ouvre non seulement le Tartare et les Champs-Élysées, qui ne rend pas à Enée l'ombre seulement mais le visage et le cœur aimés de son père, qui ouvre au poète la possession du monde total.

Toute trouvaille est de ce qui existe. Entre ces deux phrases : « Claudel a tout inventé » et « Claudel n'a rien inventé », laquelle est la plus vraie ? laquelle est la plus sottise ? Dans ses *Études Claudéliennes*, un des meilleurs

ouvrages et malheureusement des plus rares que nous ayons sur la poésie de Claudel, Ernest Friche a, entre autres, le mérite de ne pas la faire surgir comme un météore, d'en montrer la genèse, du moins quant aux circonstances extérieures. Il y cite un passage de Mgr de la Bouillerie qui note l'état de la pensée symboliste à son confluent avec le thomisme à l'époque de la conversion de Claudel.

« Chaque partie de la création est comme une phase du poème divin, un rayon de la lumière infinie, un écho de l'harmonie céleste ; en un mot, l'univers est, pour employer une expression de l'immortel S. Thomas d'Aquin, un sacrement général qui nous parle de Dieu, harmonie éternelle, source de toute puissance, de tout bien et de toute beauté, principe de l'idéal que l'artiste cherche à reproduire et fin suprême de tout ce qui a été, de tout ce qui est et de tout ce qui sera... »

Friche a raison d'ajouter : « N'était le style, on pourrait s'imaginer lire *l'Art Poétique*... ».

Ainsi donc (pour reprendre notre image de la forêt) au carrefour central un arbre et non plusieurs, non une exposition quantitative de plantes diverses, non les successions d'imprévus accidentels comme les différentes et successives frondaisons dont se pare comme un paon, à l'ébahissement des naïfs, la soi-disant richesse d'inspirations d'un Montherlant, et qui est aussi commun que le foisonnement des mauvaises herbes. « Claudel, dit Ernest Friche, ne se renouvelle que par le développement organique toujours plus riche de ses thèmes primitifs. Image frappante de la vie, il croît comme une plante, et les frondaisons magnifiques de l'été et de l'automne sont toutes en bourgeon au printemps de son œuvre. » Depuis les premières fleurs écloses dans *Tête d'Or* déjà, dans *l'Arbre* et surtout dans *La jeune fille Violaine* :

Du Créateur à la créature la communication n'est-elle pas essentielle ?

Comme l'eau obéit au soleil,

Comme sous l'étude assidue du soleil, la plante ne saurait faire autrement, méditant son bourgeon, que de fleurir ses fleurs,

Ainsi l'ouvrage de la création ne cesse point en nous, la patiente germination de l'image,

Pour une jouissance propre, telle qu'une note fondue dans un pur accord avec l'autre.

Il est donc vain de promener çà et là ses yeux : Hors du Père il n'est point de satisfaction.

Jusqu'à ce que, l'unité réalisée plus totalement encore, le poète s'écrie :

Je te salue, ô monde maintenant total !  
Credo entier des choses visibles et invisibles,  
je vous adore avec un cœur catholique !

On reconnaît Racine ou Rousseau ou Chateaubriand à leur style dans une phrase, ou Mozart ou Beethoven. Mais leur « message » se multiplie ou se morcelle comme leurs phrases, il n'a pas ce caractère d'unité, de totalité, de nécessité métaphysique dont donne l'impression presque immédiate une seule ligne de Claudel. La distinction ne se trouve qu'à partir de l'unité et l'unité ne se trouve qu'en Dieu. Qu'est-ce que la correspondance des couleurs, des parfums et des sons s'ils ne se rapportent à une substance ? Qu'est-ce que la correspondance de tous les êtres entre eux s'ils ne se rapportent à l'Être ? L'art, comme toutes les activités humaines, va à Dieu sous peine d'aller au néant. Au lieu de se dissocier, de se vaporiser dans le nirvana de l'esthétisme pur, de la poésie pure, du seul rythme, du jeu où se perdent l'idée et le sens, de la forme qui n'enveloppe rien, de l'exercice « à blanc » pour rejoindre l'inconscient ou le subconscient ou le « sur-réel » comme s'ils étaient les réalités suprêmes et dernières, l'art de Claudel prend connaissance de l'être pour le restituer aux autres êtres et à Dieu,

.... comme un miroir d'or pour qui renvoie l'image du feu tout entier qui le frappe.  
*(La Ville)*

Ainsi le poète, selon son expression, « co-naît au monde et à lui-même »

Je vois bien des manières de ne pas être, mais il n'y a qu'une manière

D'être, qui est d'être en Vous, qui est Vous-même.

*(Magnificat)*

On ne sépare point en Claudel le poète de l'homme et du chrétien catholique. Voir et chanter le monde absent de Dieu, chercher une sainteté sans la foi et une beauté sans l'unité, c'est se jeter dans le néant comme Sartre ou Camus, ou se vautrer devant les idoles. C'est ce qu'allait faire Claudel en ce Noël encore de 1884 lorsque, après avoir couru le long des rues amères « parmi les pieds précipités de ses dieux », il est saisi par cette « muse qui est la grâce ». Ne

nous étonnons pas de sa jubilation de se retrouver vivant, libre au milieu des morts.

Soyez béni, mon Dieu, qui m'avez délivré des idoles  
Et qui faites que je n'adore que Vous seul et non point Isis  
et Osiris,

Ou la Justice ou le Progrès, ou la Vérité ou la Divinité ou  
l'Humanité, ou les lois de la Nature ou de l'Art ou de la Beauté,  
Et qui n'avez pas permis d'exister à toutes ces choses qui ne  
sont pas, ou le Vide laissé par votre absence.

Comme le sauvage qui se bâtit une pirogue et qui de cette  
planche en trop fabrique Apollon,

Ainsi tous ces parleurs de paroles du surplus de leurs adjectifs  
se sont fait des monstres sans substance,

... Ils ont un son et point de voix, un nom et point de personne

Et l'esprit immonde est là, qui remplit les lieux déserts et  
toutes les choses vacantes. (Magnificat)

C'est ainsi que Claudel balaie d'un seul coup toute la littérature. Le rameau d'or a fait chanter toute la forêt et si elle refuse de chanter, se retranche. *Non cognovi litteraturam !* On le lui rend si bien qu'on refuse de croire à un rameau d'or. Que, passant au cœur de la forêt, on en ignore même la place laissée vide. Le monde tourne très bien comme ça. Ne nous sortez pas de la caverne, le soleil nous brûle !

Si la littérature n'est que jeu littéraire, que curiosités d'esthétiques nouvelles, on réserve à Claudel, dans le bois sacré, une chapelle assez magnifique, celle du symbolisme littéraire épanoui dans l'été de la Bible, de saint Augustin, de Dante et de saint Thomas d'Aquin, et brillant aux feux d'un génie extraordinairement puissant. Ou bien on le reconnaît dans un arbre remarquable sans doute, un peu comme le fameux sapin-président qui fuse ses cinquante mètres au-dessus d'une forêt du Jura. Mais c'est évidemment sortir du sujet — de la littérature littéralisante — que de voir en lui l'arbre unique et nécessaire, celui qui, au cœur de la forêt, porte le rameau d'or et ouvre le sens à tout le reste. N'est-ce pas mieux ainsi ? Les rassembleurs du monde et de Dieu — et ils sont très peu nombreux, à peine un par âge de l'histoire : Isaïe, saint Augustin, Dante, saint Thomas — allons-nous les classer comme des échantillons ? Où les situer ailleurs que prosternés avec tout le poids de leur paroles et de leur musique, au pied du Silence ?

Marcel MICHELET